

« Vous les aimez trop ! » lui lança un détracteur. Dans nos cercles convenus de l'art et du spectacle, quoi de plus subversif que d'exposer ces « banditi dell'arte » ? L'incongruité de leur présence sur les cimaises muséales montre comme notre culture écarte encore de ses rangs tout un pan de la création contemporaine la plus radicale et signifiante. **Pour celui qui, très tôt, quitta les bancs de l'école par ennui, les auteurs d'art brut furent de véritables maîtres :** « C'est 100 000 cailloux les uns sur les autres qui tiennent ensemble », s'exclame-t-il, « des contours improbables, des poèmes venus de l'au-delà qui se retrouvent sur les murs, des mondes intérieurs réalisés. Ces environnements sont l'œuvre d'hommes et de femmes qui, par leur seule envie, volonté, urgence, nécessité, arrivent à déplacer des montagnes. Celles et ceux qui concrétisent de telles utopies sont habités par une force vitale incroyable. »

Alors pourquoi avoir ralenti sa quête de ces folies plastiques et d'artistes singuliers pour arpenter les champs et les jardins urbains, les laboratoires de biologie végétale et les cimetières du monde ? Par hasard, par lassitude, par circonstance ? Non. Si l'on remonte dans ses archives les plus lointaines, il n'est pas une semaine sans photographie de nature, de plantes, de champignons...

En fait, *Humanité végétale* était en gestation depuis longtemps, aussi bien dans l'esprit que sur la pellicule, ses images constituant une étoffe en perpétuelle formation. Le graphiste Werner Jeker, devenu expert dans leur mise en récit, les compare à un train en marche : « Nous, on s'arrête à une certaine station. Cette histoire doit être bouclée à un certain moment. Mais, pour lui, elle n'est jamais bouclée. » **L'objectif : raconter cette grande histoire du lien entre l'Homme et le végétal comme se déroule la vie, avec sa part d'imprévu, de contrastes et de contradictions, sans trop démontrer ni sermonner, pour mieux laisser passer la lumière, aurait dit Michel Audiard.**

S'y côtoient des êtres et des situations a priori étrangers les uns aux autres : une femme sarde déracinée peignant son jardin intérieur sur les murs de sa maison, un scientifique contemplatif étudiant à Lausanne les mécanismes d'autodéfense des plantes, un paysan péruvien donnant de petits noms – « Musée de lama noir », « Vieux bonnet ravaudé », « Cœur d'enfant »... – aux 380 variétés de pommes de terre anciennes qu'il ressuscite sur les hauteurs andines, ou encore un businessman japonais longeant une allée rectiligne de buildings bordés d'arbustes en pots. Jamais ces histoires n'étaient censées se croiser ; jamais certains parcours ne devaient même être contés.

Sans échelle d'importance, on découvre les réalisations d'hommes du commun et de puissants, de scientifiques et d'artistes, de paysans et d'agronomes, d'urbains et de ruraux, de pragmatiques et de rêveurs. Ici s'expriment la soif d'hégémonie ou le goût du faste, là une poche de résistance, un gisement de créativité...

La trajectoire de Nikolaï Vavilov, dit « le moissonneur de la vie », est au cœur de l'ensemble, montrant que des solutions méconnues du passé peuvent encore contribuer à la préservation du vivant. Chercher l'origine et étudier les cultures in situ, y compris leurs capacités de résistance dans leur environnement natif, connaître leur histoire, le contexte de leur développement, puis conserver les semences non plus seulement en greniers ou en chambres froides, mais en pleine terre et dans diverses conditions climatiques pour éviter les disettes. Telle est la démarche, encore pionnière, de ce « Darwin du monde végétal » trop tôt oublié qui, par la triste ironie du sort, mourut de faim dans une prison stalinienne en janvier 1943.

Découvrant ces images, le lecteur peut construire son propre itinéraire, répondre à ses propres questionnements, avec, en latence, des fils rouges proposés. On pense à la disparition de la biodiversité et au désastre écologique actuel, à la perte de sens dans certains de nos rapports à la nature, mais aussi à la force de l'art, de la science et du savoir agricole pour inventer de nouveaux possibles. « Ce travail est né de mes inquiétudes », dit encore l'auteur. « J'ai le sentiment que le monde se trouve à un moment charnière de son évolution. Ce que nous appelons progrès se révèle être un obstacle à l'équilibre naturel, une menace sur les micro-organismes, mis à mal par l'agrochimie, et pourtant fondements de la vie. » Revenant à l'art brut et à ses matériaux de fortune, c'est enfin l'idée que l'on peut inventer à partir du presque rien. Concrètement, le photographe vise à transmettre un autre regard sur notre civilisation à travers sa relation au végétal et pose cette question centrale : « Que prend-on à la terre et que lui rend-on ? »

Partant d'une vision inclusive du mot « jardin », Mario Del Curto identifia différents chapitres pour orienter ses explorations : jardin et science, jardins urbains, jardins des morts, jardin et pouvoir, jardins sacrés, jardins modestes... Mais au-delà des catégories, lorsque l'œil chemine aujourd'hui sur toutes ces empreintes, un geste commun apparaît en filigrane, un geste universel, archétypal, qui en ces temps incertains résonne profondément : faire jardin.

Se nourrissant de nos savoirs, de nos mœurs et croyances, ce geste traverse les époques, laissant parfois une trace des siècles durant. Il s'observe quand on réalise un jardin, mais l'on peut aussi le concevoir comme une attitude de vie ou un style d'existence, dépassant les prés carrés et le domaine horticole proprement dit.

Semer, étudier, patienter. Observer, planter, comprendre. Composer avec la vie et lui laisser la préséance du résultat. Orner, rêver, sentir. Coopérer. Trouver le « juste équilibre entre le petit monde intérieur et l'immensité du monde extérieur. »²

Céline Muzelle, historienne de l'art

¹ Tous les propos ici rapportés de Mario Del Curto et Werner Jeker sont extraits d'entretiens menés en amont de l'exposition *Voyage vers la Ferme des Tilleuls de Renens* (Suisse) en mai 2017.

² Ces mots sont ceux du paysagiste brésilien Roberto Burle Marx, auquel l'ouvrage *Dans les jardins de Roberto Burle Marx*, sous la direction de Jacques Leenhardt, a été consacré en 1994 (nouvelle édition augmentée en 2011), aux éditions Actes Sud.



Humanité végétale

Mario Del Curto

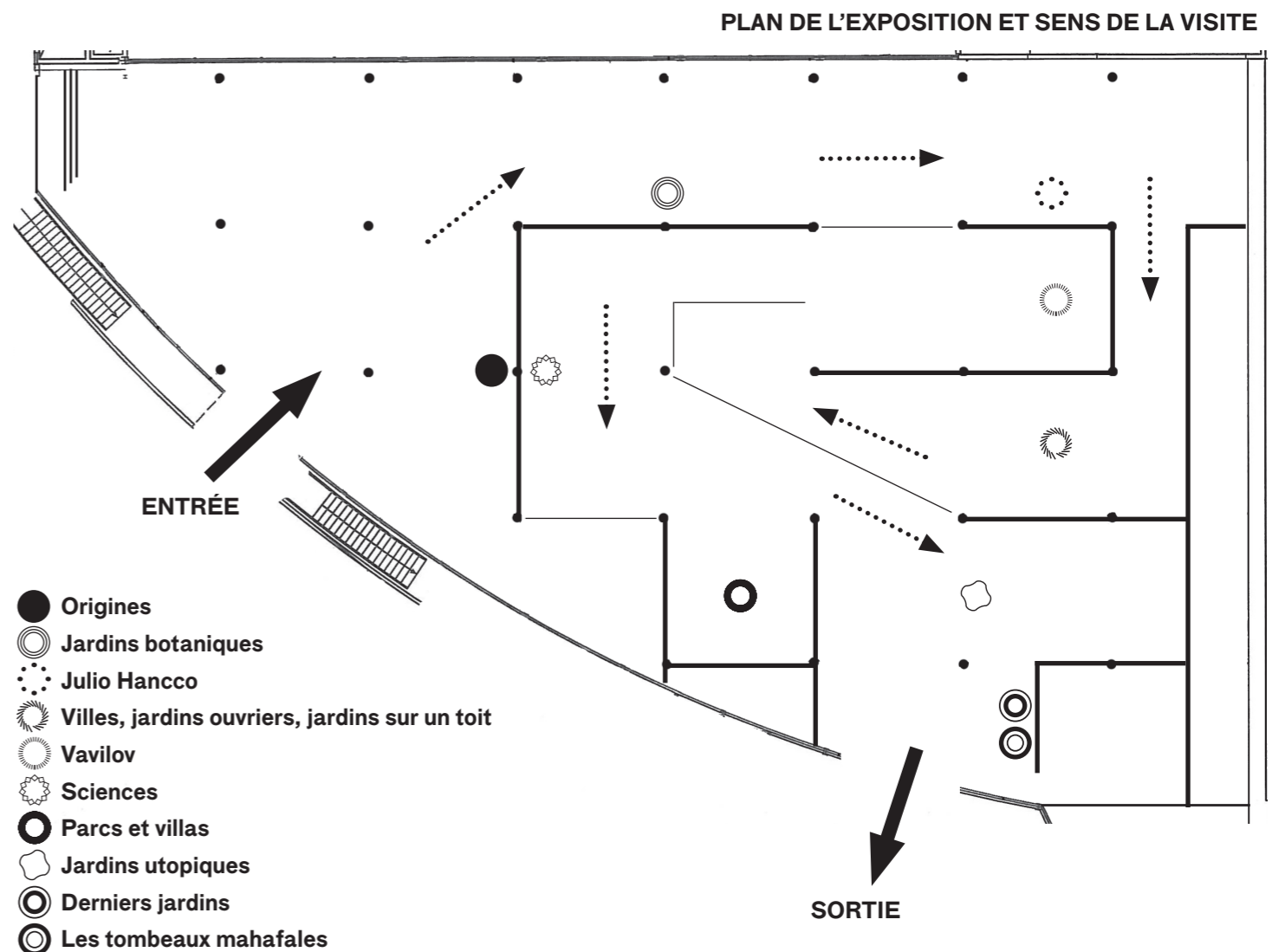
9 juin — 30 août 2020
quai Ferdinand-Favre, Nantes / lelieuunique.com

du 9 juin au 7 août : du mar au sam 14h > 19h – dim 15h > 19h
du 8 au 30 août : tous les jours de 10h > 19h
entrée libre

le lieu unique est heureux de vous accueillir à nouveau, après cette longue séparation. En raison de la situation sanitaire et pour que vous vous sentiez en sécurité lors de votre visite, nous avons adapté le parcours et les conditions d'accueil des visiteurs dans l'exposition.

- tous les visiteurs doivent porter un masque dans l'exposition (à l'exception des enfants de moins de 11 ans)
- du gel hydroalcoolique est à disposition à l'entrée et à la sortie
- le nombre de visiteurs est limité
- un sens de visite est mis en place pour éviter les croisements
- les enfants sont les bienvenus, les parents sont invités à s'assurer que ceux-ci visitent l'exposition dans le calme.
- les poussettes et les gros sacs à dos, valises, etc. ne sont pas autorisées dans l'exposition et ne pourront pas être entreposées dans le lieu unique. Nous vous prions de les laisser chez vous.

Bonne visite !



Le jardin est fondamentalement politique

L’idée de cette exposition naît il y a plus de dix ans. Après un premier travail avec Mario Del Curto autour de la notion de « Mondes miroirs », les univers personnels et le plus souvent hors du commun d’artistes dits « bruts », nous élaborons ensemble un projet autour des jardins utopiques : en effet, plus que tout autre environnement peut-être, le jardin marque la volonté de l’être humain d’exercer son emprise sur la nature.

Car le jardin, ce n’est pas la nature sauvage comme nous le croyons parfois, mais un milieu fabriqué, clos et maîtrisé. Se pencher sur le jardin ouvrait donc la porte à se pencher sur l’impact de l’être humain sur le milieu naturel. C’est cette porte que Mario Del Curto a rapidement ouverte, s’éloignant de la commande initiale pour embrasser un sujet tellement vaste que seul un créateur de son expérience pouvait s’y frotter.

Reste en filigrane ici cette question du jardin. Car il est possible d’imaginer contrer la dichotomie ville-nature en amenant des pans de verdure dans les agglomérations. **Les jardins répondent aux grands maux d’aujourd’hui : la perte de contact direct avec notre environnement originel, la transformation irrémédiable de notre écosystème, les changements climatiques, la diminution des ressources énergétiques.**

Par ailleurs, le jardin reste fondamentalement utopique car il reproduit un vaste monde à une échelle gérable, administrable. Ainsi les jardins botaniques, comme celui de Nantes, rassemblent sur un terrain réduit des spécimens qui ne cohabitent pas à l’état sauvage, et proviennent parfois des quatre coins du globe. Bien sûr, une aspiration encore plus importante guide l’institut Vavilov ou la réserve mondiale de semences du Svalbard qui, dans leurs velléités de réunir un maximum d’espèces, regroupent et contiennent des centaines de milliers d’échantillons, avec une vision encyclopédique peut-être démesurée, voire inquiétante, comme sauvegarde d’une partie du vivant. L’ombre de la catastrophe à venir y plane continuellement.

De fait, le jardin est fondamentalement politique. L’objectif de Mario Del Curto n’est jamais bien loin d’un propos d’avertissement – sans être moralisateur : comme l’avait déjà exprimé Candide, la ténacité avec laquelle nous cultivons notre jardin, ainsi que la façon dont nous considérons la nature, n’est que transposition de ce que nous faisons pour notre environnement et la société dans laquelle nous vivons.

Aujourd’hui, la démarche du photographe prêche pour un salut qui passerait par un double mouvement : la préservation et l’imaginaire. L’utopie qu’il nous propose, avec sa tension propre au genre, entre prise sur le réel et vision d’avenir, consiste à ré-envisager notre rapport entre nature et humain, en assumant notre impact sur la Terre et en réinvestissant le jardin de sa force métaphorique. **Plus qu’une échappatoire temporaire, il présente une perspective, dont même les plus désabusés peuvent se sentir investis et porteurs. Car quoi que l’avenir nous réserve, nous ne ferons pas l’économie de l’action.**

Patrick Gyger, directeur du lieu unique

Après des dizaines d’années de photographie, je retrouve ce dont j’ai envie.

Cette démarche est le fruit de plus de dix ans de photographie, mais son origine profonde remonte bien au-delà.

Sans doute faut-il puiser dans le sillon de ce paysan que je suivais dans mon très jeune âge, en imitant ses grandes enjambées dans les champs fauchés tôt le matin, dans ces nuits passées à la belle étoile, les yeux dans la Voie lactée, réveillé par la fraîcheur de l’aube, et dans l’engagement des années 1970 pour défendre une agriculture biologique, s’opposer aux centrales nucléaires, rêver d’un monde plus équitable ou simplement équitable. Dès l’âge de 17 ans, la photographie ne m’a plus quitté, l’envie d’images qui racontent les humains, mémoire d’un temps, des images qui modestement posent une question.

Après des dizaines d’années de photographie, je retrouve ce dont j’ai envie, et me rapproche de ma pensée à travers ce projet qui s’est construit intuitivement, au fur et à mesure des lectures, comme le chemin en zigzag d’un explorateur photographe. À l’origine, en 2008, le sujet était simple : montrer les jardins utopiques des siècles passés et ceux qui les ont réalisés, transportant des milliers de brouettes de terre et encore bien plus de cailloux pour donner forme à leurs mondes intérieurs.

À cette même période, on annonce l’inauguration de la Global Seed Vault au Svalbard. Pourquoi des gouvernements et de grandes fondations riches se soucient-ils de sauvegarder la mémoire génétique des plantes alimentaires ? Une communication digne de la science-fiction accompagne l’ouverture de cette banque de graines. Comment relier les jardins utopiques à ce projet scientifique qui m’intrigue, quels en sont les dénominateurs communs ? S’il y a effectivement une utopie scientifique, elle est bien éloignée des jardins. C’est à ce moment que commence le zigzag grâce à de nombreuses lectures ayant trait à la relation entre l’homme et le végétal. Un ami me fait découvrir l’Institut Vavilov à Saint-Pétersbourg, la plus ancienne banque de graines au monde. Immédiatement, je pars en Russie. Fasciné, je décide de faire le premier livre de ce projet sur Vavilov et son Institut, *Les Graines du monde*.

De lectures en lectures, Humanité végétale se construit, en perpétuel développement, comme un grand périple dans l’espace-temps de la relation entre l’homme et le végétal.

Pour conter cette histoire en images, il faut voyager. J’opte pour une photographie simple, qui n’aille pas au-delà de ce que l’œil voit depuis sa hauteur humaine. C’est un rêve ambitieux de tenter ce récit, il ne peut être que l’histoire du périple du photographe qui choisit intuitivement les thèmes, les lieux. À chaque lecture, à chaque rencontre, mon horizon se peuple de nouvelles envies.

Après dix ans de survol du monde dans des régions pauvres, des villes gigantesques, des laboratoires sophistiqués, je remarque que l’équilibre des écosystèmes n’est pas qu’un concept, une idée

d’écologistes catastrophistes. Les humains sont de plus en plus nombreux et de plus en plus coupés des milieux naturels, des origines, de leurs racines.

Comme s’il existait une corrélation entre le dérèglement social et biologique des micro-organismes qui génèrent la vie.

Bientôt plus un fleuve, plus une rivière ne dessinera les arabesques de son lit. Partout les hommes creusent, redressent, alignent, scarifient pour longtemps l’écorce terrestre, bien loin des premiers hommes, chasseurs-cueilleurs puis sédentaires, qui ont entouré leurs champs de palissades pour protéger les cultures dont ils dépendaient désormais pour leur survie.

L’organisation spatiale et végétale des premières cités et de nos villes raconte aussi cette histoire. En Angleterre, il y a les parcs majestueux, trace d’une aristocratie possédante qui n’en ouvrira les portes qu’à la fin du XIX^e siècle pour que les mineurs puissent s’oxygéner pendant leur seul jour de repos hebdomadaire. En Russie, ce sont les immenses jardins impériaux ou ceux contemporains, tout aussi grands, à la gloire du régime soviétique. En Afrique, une modeste place de village poussiéreuse, et en son centre, digne, étendant au large ses ombrages, l’arbre à palabres.

Toutes ces formes expriment symboliquement les pensées d’une époque, y compris dans les mégapoles où s’empileront bientôt les deux tiers des humains. Avantageusement, dans ces villes germent des îlots de verdure, sur un toit, au pied d’un candélabre. Sans doute un sparadrap sur une blessure profonde qui joue un rôle important dans la prise de conscience écologique, un moyen aussi de retrouver une racine.

Simultanément dans les laboratoires high-techs de la recherche génétique sur les plantes, des scientifiques détectent l’invisible, écrivent l’infiniment petit, racontent l’ADN et l’interdépendance des molécules, des microbes, pour faire mieux et parfois pire. Il y a encore le savoir patient du jardinier attaché à son coin de terre qu’il marque de son cœur et nourrit de son expérience. Plus fous, les jardins que j’appelle utopiques, expression d’une poésie totale d’un homme ou d’une femme qui patiemment, jour après jour, durant de longues années, donne à un sous-bois, un talus, un jardin, la forme de son monde intérieur et de ses rêves. Il y a encore les forêts, monde de fantasmes archaïques, d’esprits et de sous-bois de mousse qui invitent à la sieste, d’arbres aux ramifications secrètes avec les champignons qui font respirer la planète. Ce travail tente de réunir par un mycélium photographique tous ces mondes, faisant des catégories académiques du végétal que sont la botanique, l’agronomie, le médicinal et l’ornemental.

Dans la vie fondamentale, il n’y a pas de frontière, tout est interdépendant du sous-sol jusqu’au cosmos. De ce long périple photographique émergent des questions simples. Que prend-on à la terre et que lui redonne-t-on ? Pourquoi et comment y a-t-il de la terre sur la Terre ?

Mario Del Curto

Que prend-on à la terre et que lui rend-on ?

Donnez un carnet de route à Mario Del Curto, indiquez-lui des points stratégiques à visiter, des personnes à rencontrer, des événements à ne pas manquer. S’il fait un reportage, il y a fort à parier que, très vite, il détournera son attention des sites envisagés et se mettra en quête de tous les chemins de traverse possibles pour chercher ailleurs. Chercher un sens, une vibration ; un ailleurs qui, parfois, se situera tout à côté.

Ceux qui l’ont accompagné en prises de vues savent la manière particulière qu’il a de capter la vie : « Je suis comme un maraudeur », résume-t-il, « un gentil voleur romantique. Dans le travail, je ne pense plus et ne sens ni le froid ni la pluie. C’est un peu comme un état second, une sorte d’osmose avec ce qui se passe, comme si les choses me faisaient des signes pour m’inviter à les photographier » !. Si bien qu’au Théâtre de Vidy-Lausanne, dont il fut le photographe attitré pendant trente ans, les troupes oubliaient vite sa présence sur scène ou dans la salle (un tour de force lorsqu’on connaît sa stature). « À partir de cette invitation », poursuit-il, « je crée une rencontre, une sorte de « tension » entre ce qui émane de l’objet et ce qu’il est, et ce qui émane de moi et ce que je suis. **Le plaisir de la rencontre est supérieur à tout.** »

Cette démarche intuitive évoque celle de l’artisan qui, connaissant ses matériaux, compose avec eux comme un musicien au clavier. D’ailleurs, jamais Mario Del Curto ne se présente comme « photographe » ou « réalisateur ». Il dit simplement : « Je fais des photos. » Si l’on n’y prenait garde, on pourrait croire à un passe-temps ou à un simple violon d’Ingres. C’est pourtant tout l’inverse. **Chez ce Vaudois d’origine italienne, né dans une maison foraine au cœur de la Suisse romande, la photo est une seconde nature. Elle ne l’a plus quitté depuis qu’à 12 ans, il empruntait discrètement l’appareil photo de son père.**

Photojournalisme, plasticisme, documentaire… on aurait peine à classer ses images. D’ailleurs, elles changent de statut suivant le contexte et la cause à défendre. Objets d’art lorsque exposées en musées ou galeries, elles font office de documents d’archives ou de recherche lorsqu’il s’agit d’enquêter. Bien souvent, en vérité, elles sont plutôt de véritables manifestes citoyens et politiques. **Car, pour ce militant de la première heure, la photo est avant tout témoignage et vecteur de pensée. Être autodidacte, partir de peu de choses, lui a ouvert « un champ permanent d’apprentissage et d’envies », et grâce à ce médium, chaque jour, il s’oppose, comprend, dénonce, enchante et réinvente le monde.**

Parmi ses sujets de prédilection, l’art brut, découvert dans les années 1980. Ce fut pour lui comme un électrochoc : au bord des routes, en situation liminale, existaient des créateurs et créatrices autodidactes produisant des œuvres puissamment poétiques et contestataires sans que l’histoire n’en mentionne jamais l’existence. Pendant des dizaines d’années, il leur consacra son temps libre, campa leurs portraits comme ceux des plus grands metteurs en scène, et révéla au public leurs environnements les plus extravagants.

(…/…)